

Dans *Way Beyond*, Pauline Julier s'intéresse au FCC (Future Circular Collider), projet de nouvel accélérateur de particules à construire au CERN. SISTER DISTRIBUTION

Deux films à l'affiche et deux installations au Plaza invitent à explorer l'univers de Pauline Julier. Plasticienne et cinéaste, l'artiste sonde un projet fou du CERN dans *Way Beyond*

VERS L'INFINI ET AU-DELÀ

MATHIEU LOEWER

Art ► Noyés dans une offre pléthorique, les films se bousculent dans des salles dépeuplées depuis le coup d'arrêt du covid. Pour rameuter le public, les distributeurs aux abois misent sur l'événementiel: avant-premières, débats et séances spéciales en présence des cinéastes. Patron de Sister Distribution, Abel Davoine va bien au-delà pour la sortie de *Way Beyond*, dernier film de Pauline Julier, à l'affiche dès mercredi prochain. La réalisatrice étant aussi plasticienne, le Plaza genevois accueille ce week-end deux de ses installations (lire page suivante). Une exposition éphémère, à laquelle s'ajoutent quelques séances de son film précédent, *Naturales Historiae* (2019), inédit en salles. L'artiste sillonne ces jours la Suisse alémanique et romande à la rencontre du public. Accompagnée par l'anthropologue et écrivaine Nastassja Martin, elle sera vendredi au Plaza, puis mardi au City-Club de Pully. Enfin, les deux films seront disponibles dès la mi-octobre sur la plateforme Filmingo.

Un événement «dense et court», pour braquer les projecteurs sur une artiste reconnue dans le milieu de l'art contemporain, mais encore largement méconnue des cinéphiles – bien que

Naturales Historiae et *Way Beyond* aient été présentés dans la compétition Burning Lights à Visions du Réel. La proposition constitue en effet une initiation idéale à l'œuvre passionnante de Pauline Julier qui, dans la pénombre des salles obscures comme aux cimaises des musées, convoque arts et sciences pour interroger notre rapport au monde. Condensé d'une recherche sur les enjeux de l'Anthropocène, *Naturales Historiae* réinterprète ainsi des travaux antérieurs, déjà évoqués dans nos pages¹. Des entrailles de la Terre aux confins de l'espace, en passant par la notion de paysage, l'artiste y questionne notre représentation de la nature: «*Naturales Historiae* n'aborde pas la nature comme une notion universelle et objective, mais comme une pure construction discursive, une fiction», résumait Elena López Riera dans le catalogue de Visions du Réel.

Projet pharaonique

Pauline Julier poursuit aujourd'hui sa réflexion avec *Way Beyond*, essai documentaire pensé pour le grand écran. Au CERN (Centre européen de recherche nucléaire), elle a filmé les réunions d'une commission internationale d'experts sur le projet de construction d'un nouvel accélérateur de particules nommé FCC (Future Circular Collider), qui permettra de simuler les conditions

du Big Bang. Les discussions sont difficiles à suivre, mais elles donnent la mesure de ce chantier monumental. Avec un tunnel circulaire de 100 km (quatre fois plus long que celui du LHC), enterré à 300 mètres de profondeur entre la Suisse et la France en passant sous le Léman, ce sera le plus grand instrument scientifique de tous les temps! Plus de 150 institutions et partenaires sont impliqués dans ce projet à 20 milliards d'euros, dont la réalisation prendra plusieurs décennies...

Pour l'heure, la commission se concentre sur la rédaction du CDR (Conceptual Design Report), rapport destiné à décrocher le budget, face à plusieurs projets concurrents. Chacun·e dans leur domaine, les expert·es pointent les innombrables défis et incertitudes inhérents à une telle aventure – qui reste in fine un «saut dans l'inconnu». En réunions, on parle objectifs scientifiques, sécurité, coûts de fonctionnement, politique territoriale ou encore stratégie de communication.

Way Beyond entrouvre ainsi les portes d'un monde à part, dévoilant une communauté absorbée par un projet fou: «Je voyais le CERN comme une île mystérieuse où le langage, les rituels et la manière de se comporter étaient différents. C'est cela que j'avais envie de découvrir en filmant ce lieu», note la cinéaste. Avec l'ambition de montrer

cet endroit autrement, au-delà du discours formaté sur les prouesses du CERN.

Elle y parvient en bousculant les règles et la grammaire du genre. *Way Beyond* n'a rien d'un documentaire scientifique voué à vulgariser un sujet des plus complexes. Ici, pas de schémas ou autres infographies animées. Exit aussi la traditionnelle voix off omnisciente, remplacée par des intertitres – dont la lecture, dans le silence concentré de la salle, crée une intimité inédite entre la réalisatrice et son audience. Pas d'interviews face caméra non plus, pour privilégier l'immersion. Et peu importe qui prend la parole dans les réunions, dont les participant·es ne sont jamais identifié·es. La réalisatrice s'émancipe encore de la dramaturgie documentaire, où le réel doit faire récit. La narration fonctionne plutôt par collage, en accumulant les séquences pour composer un vaste kaléidoscope où collisionnent des images de sources diverses: archives, simulations 3D, etc.

Vertiges métaphysiques

En abordant le FCC par la bande, Pauline Julier évite en même temps l'écueil du film complaisant à la gloire du CERN, comme la tentation d'un exercice de style psychédélique célébrant les mystères cosmiques de la physique des particules. Si *Way Beyond* assume

une fascination bien légitime pour ce projet hors normes, il souligne tout autant sa démesure – dès le titre. Elle transparaît à travers le recours aux archives de l'institution: «Il fallait des couches de passé pour montrer qu'on voit toujours plus grand, comme on a pu le faire à d'autres époques. D'où aussi les images futuristes du FCC, qui nous paraîtront datées dans dix ans.» Le doute s'immisce par ailleurs dans le ton, dubitatif ou ingénu, des intertitres.

La question n'est jamais formulée dans le film, mais elle vient spontanément à l'esprit: alors que l'urgence climatique devrait dicter d'autres priorités, est-ce bien raisonnable d'investir autant de temps, d'argent et d'énergie dans une telle entreprise? Animée par une insatiable curiosité et guidée par le dogme du progrès, l'humanité trouvera-t-elle son salut en perçant le secret de ses origines? Ou court-elle, inconsciente, à sa perte? 1

¹ Lire notre portrait de l'artiste dans le Mag du 20 septembre 2019.

Way Beyond, à l'affiche dès le 5 octobre. Séances en présence de la cinéaste et autres invité·es: ma 4 à Genève (Grütli, 19h), me 5 à Neuchâtel (Apollo, 20h30), ve 7 à Sion (Capitol, 19h), sa 8 à Delémont (La Grange, 20h).

Naturales Historiae, di 2 octobre à Pully (CityClub, 12h30), en prés. de P. Julier et Nastassja Martin.

Way Beyond et *Naturales Historiae*, à voir en ligne sur Filmingo dès le 12 octobre.

«L'humanité veut toujours repousser les limites»

Interview ▶ L'artiste nous ouvre les portes du Plaza, où elle supervise le montage de son exposition. Dans la salle genevoise transformée en espace d'art, Pauline Julier évoque son dernier film, notre rapport au monde, ou encore ce qui distingue cinéma et installation.

Way Beyond n'est ni un documentaire didactique ni un délire cosmique expérimental. Comment définiriez-vous votre approche?

Pauline Julier: Mon idée était de réaliser un film accessible, pas trop cryptique sur les questions scientifiques, mais pas didactique. Il ne s'agit pas d'expliquer, mais de montrer. En termes de cinéma, je voulais aussi une forme assez simple, au lieu de partir dans un délire visuel. J'ai cherché un équilibre entre ces deux pôles, pour être au plus près de ma propre sensation: j'ai appris des choses et perçu une dimension que les gens du CERN ne voient pas.

Avec malgré tout la volonté de vulgariser?

J'ai débarqué au CERN en ne sachant presque rien. J'ai seulement pris quelques cours de physique pour ne pas être complètement larguée dans les réunions. Je donne au public quelques notions de base, pour qu'on puisse ensuite décoller ensemble, sans se soucier de tout comprendre. Il y a peut-être dix minutes d'explications en tout dans le film. Je voulais passer ce premier seuil, qui permet au commun des mortels de saisir les enjeux principaux. Pour aller plus loin, il faut en savoir beaucoup plus!

Le projet du FCC témoigne d'une ambition qui ne semble plus exister désormais que dans le domaine scientifique...

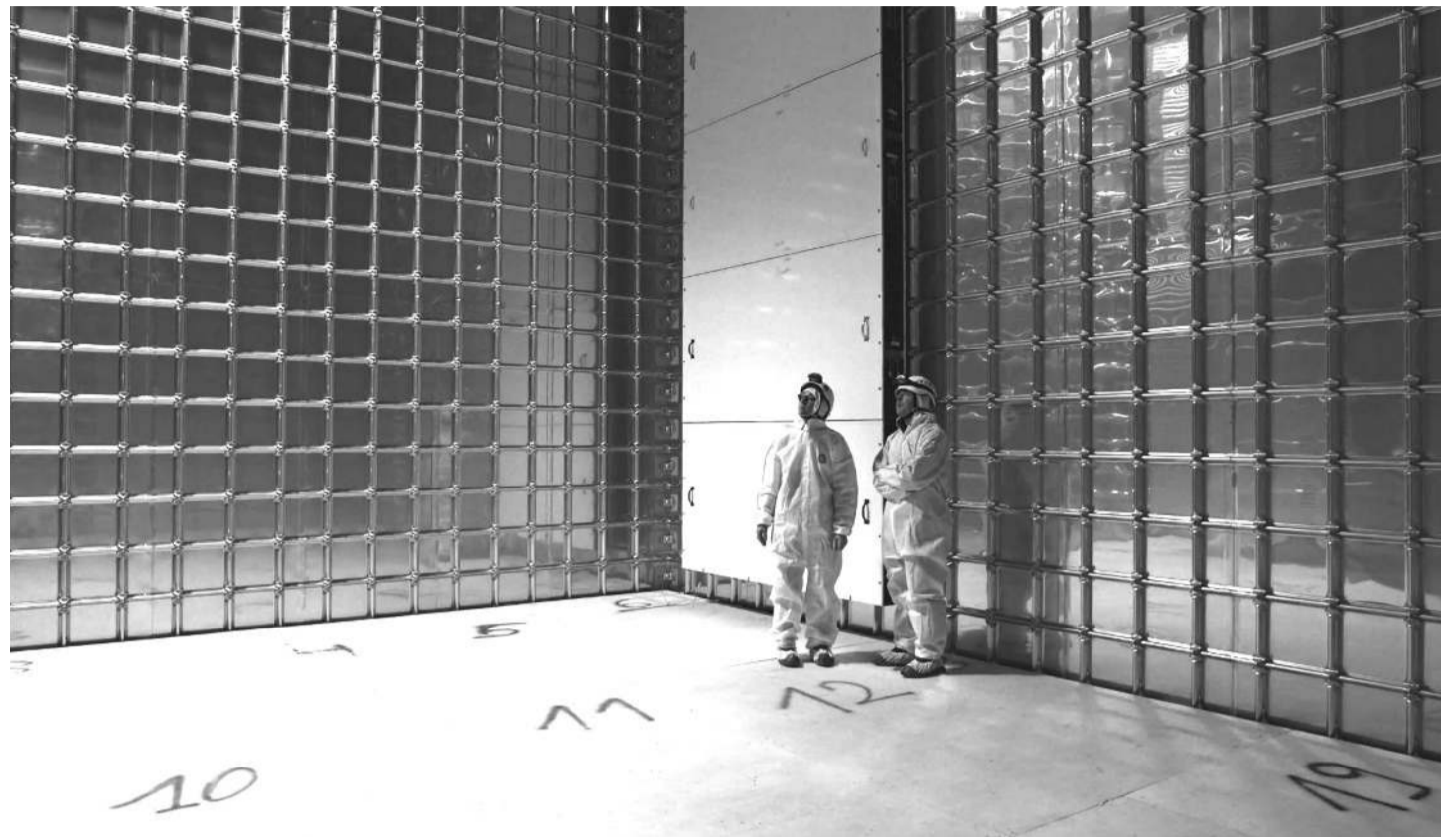
C'est d'autant plus vrai au CERN, où la recherche fondamentale n'est pas soumise à des enjeux économiques – enfin, c'est un peu plus compliqué que ça, mais il n'y a pas d'argent privé. Le but est juste d'enrichir la connaissance. Ce n'est que du capital symbolique. Au mieux, on saura davantage d'où on vient. Ce qui est sans doute inutile dans la vie de tous les jours, mais c'est très important de faire des choses inutiles. La valeur de la connaissance est incommensurable. Par ailleurs, il y a des questions dont on ne s'occupe plus de manière collective. Au CERN, la science permet de recréer un «nous», de retrouver une forme de transcendance. On fait humanité face à l'inconnu.

Vos œuvres questionnent notre rapport à la nature. Aujourd'hui, est-ce la science qui, paradoxalement, réenchante notre monde très cartésien?

C'est une jolie pirouette. La science nous a imposé une rationalité qui nous place hors de la nature, observée par les humains comme un objet extérieur. Ce système de compréhension du monde atteint aujourd'hui ses limites. Je ne sais pas si la science réenchante le monde, mais elle peut nous permettre de revenir à une vision moins utilitariste de la nature. On croit savoir beaucoup de choses, alors que selon les scientifiques du CERN,

Way Beyond intègre dans son montage des images puisées dans les archives du CERN.

SISTER
DISTRIBUTION



on ne connaît que 5 % de l'univers! Il reste donc 95 % à découvrir. La beauté de la science est là, dans l'inconnu.

Le film trahit une fascination pour ce projet pharaonique. Faut-il voir malgré tout, dans vos commentaires, une subtile distance critique?

Je voulais tenir une ligne entre l'admiration et le doute, porter un regard complexe et nuancé. Je ne suis pas compétente pour juger du bien fondé scientifique de ce que fait le CERN. La recherche fondamentale, je trouve ça dingue. Mais l'ampleur du projet me paraît aussi délirante, grandiloquente. C'est trop. L'humanité veut toujours repousser les limites, faire plus gros, plus grand, plus vite. Après, j'ai choisi de ne pas traiter certains aspects du projet, comme l'enjeu énergétique, qui auraient appelé un propos plus ouvertement critique.

Notre soif de connaissances cause aussi notre perte – le dérèglement climatique en témoigne. Cette idée apparaît dans *Naturales Historiae*, où la mort de Pline l'Ancien et le «suicide» de la sonde Cassini renvoient au mythe d'Icare...

C'est un élément parmi d'autres dans le film, mais on y retrouve en effet ce réflexe humain qui consiste à s'approcher au plus près des objets pour les décrire, acquérir des connaissances plus précises, etc. Or, pour comprendre la nature, peut-être faudrait-il plutôt lâcher prise. Dans notre curiosité, je vois souvent la volonté d'enfermer la

nature dans des cases, des images, des histoires – ou dans un cadre, littéralement, au cinéma.

Way Beyond s'intitulait au départ *La Nouvelle Atlantide*, pourquoi a-t-il changé de titre?

J'avais répondu à un appel à projets de la Migros sur le thème: «L'utopie existe-t-elle encore?» Je sortais d'un atelier au CERN avec des étudiant·es de la HEAD et je me suis dit qu'elle existait encore dans la recherche. La Nouvelle Atlantide est une île gouvernée par la science dans une nouvelle de Francis Bacon. Pour moi, le CERN ressemblait à cette utopie où toutes les nations sont représentées et travaillent ensemble, avec un fort sentiment de communauté. Evidemment, la réalité est moins idéale: on y voit peu de femmes, peu de personnes racisées... Il faut relativiser ce grand «nous». Du coup, le film ne parlait plus vraiment de ça. Ce qui sautait aux yeux, c'est cette propension humaine à repousser les limites, à toujours aller «bien au-delà» – *way beyond*.

Vous réalisez des films et des installations. Qu'est-ce qui distingue ces deux formes artistiques?

L'installation induit une dimension physique que le cinéma permet de moins en moins: une circulation, une expérience corporelle, une liberté de mouvement et de temps consacré à l'œuvre. À l'inverse, le public du cinéma est plus captif et passif – une passivité active, quand le film sollicite sa pensée. La salle obscure offre un cadre plus familier, alors que l'installation bouscule nos habitudes.

Voir un film ici au Plaza, avec la possibilité de bouger, s'approcher, reculer, c'est très différent d'une expérience cinématographique.

Comment abordez-vous la circulation entre ces deux formes? Est-ce un continuum ou deux univers distincts avec leurs propres règles?

J'essaie de faire des choses différentes, au plus proche du médium. *Follow the Water* est un triptyque conçu pour une exposition, impossible de montrer ce film sur un écran unique – car je considère que c'est un film, mais peu importe... Pour en faire une version cinéma, il faut tout réécrire. Idem avec *Naturales Historiae*. J'ai réuni différents éléments pour en tirer un film, mais ça ne fonctionnait pas. Il a fallu retravailler la matière première. Chaque médium pose des questions qui lui sont propres, mais les deux formes se nourrissent mutuellement.

Pourquoi préférez-vous les intertitres à la voix off?

Cela vient de l'art contemporain, pour des raisons pratiques: si vous avez cinq installations avec des voix dans la même pièce, on ne s'y retrouve plus. J'aime le texte et j'utilise toujours des intertitres, cette contrainte est devenue une marque de fabrique. Pour *Way Beyond*, je ne voulais pas du côté «douceâtre» de la voix off qui englobe, qui met à l'aise. Là, il faut lire, et ça fait travailler le public. Quand on lit au cinéma, une petite voix intérieure se met en route. Cela crée aussi un silence particulier dans la salle. PROPOS RECUEILLIS PAR MLR

En quête de vie et de possibles

Contemporain ▶ A voir ce week-end au cinéma Plaza, deux installations de Pauline Julier scrutent l'eau, Mars, l'Atacama ou la notion de perte.

Ploc, ploc, ploc. Dans le cinéma Plaza en réfection, la pluie s'invite dans les interstices de la vénérable bâtisse, pour terminer sa course dans plusieurs grandes bassines. Un clin d'œil parfaitement involontaire à *Follow the Water* (2022), vidéo magistrale de Pauline Julier qui suit l'eau avec les honneurs d'un écran d'une quinzaine de mètres.

Accompagné par *Cercate Ortensia* (2021) installé dans un espace du balcon, *Follow the Water* emprunte son titre à la NASA – c'est le surnom de son programme d'exploration de Mars. Et de fait, c'est tout d'abord de la planète rouge qu'il est question, alors que des chercheurs de l'agence étasunienne s'entraînent à manier un rover en plein désert. La voix off d'une scientifique présente les enjeux, ceux d'une planète lointaine où les traces du passé remontent à 4,5 milliards d'années. Pour comprendre l'origine de la vie, il faut aller sur Mars.

Changement de décor dans les images suivantes, prises dans le désert chilien d'Atacama, devenu l'une des plus grandes mines de lithium au monde. Élément central des batteries qui alimentent nos connexions ou déplacements, le métal alcalin est extrait avec force eau. Au détriment des nappes phréatiques puis des rivières, qui cessent d'abreuver nature et humains de la Cordillère des Andes, comme le pose une femme thérapeute autochtone.

En trois canaux, avec une image tantôt unique, tantôt triple, le film de presque 50 minutes navigue dès lors entre les enjeux croisés de cette quête de H₂O. Non sans onirisme, à plusieurs reprises, par l'apparition d'un ouvrier reprenant «Penumbra» du crooner argentin Sandro; ou par le truchement d'un homme à la longue chevelure imitant les mouvements du robot martien Curiosity. Entre quête de l'hyper lointain et cécité locale, démesure dépensière et frugalité imposée, retour du refoulé colonial et mise à mal de la planète. *Follow the Water* ne perd jamais de vue les étoiles, particulièrement visibles depuis l'Atacama.



Pauline Julier, *Follow the Water* (2022), à voir au Plaza ce week-end. PAULINE JULIER

Avec *Cercate Ortensia*, installation en deux canaux, Pauline Julier alterne les images puisées dans ses archives personnelles et du *found footage* issu des réseaux sociaux. En 16 minutes, elle évoque la chute, le vide ou la perte, par exemple celle de la mémoire d'un père – le sien? –, pointée dans les intertitres.

Il est aussi question de la disparition des girafes blanches, de ciels en feu, du ballon Zénith parti trop haut, de l'omnipotent Jeff Bezos en apesanteur ou d'hortensias en feu. Montrée et primée aux Swiss Art Awards l'an dernier, inspirée par *La Libellula (Panegirico della Libertà)* (1958) d'Amélia Rosselli, l'œuvre est poétique dans sa manière d'évoquer des possibles sans en bloquer les sens, de multiplier les pistes sans jamais perdre la tête, d'offrir un sentiment de cohérence là où tout n'est que liens fragiles. Magnifique.

SAMUEL SCHELLENBERG

Follow the Water et *Cercate Ortensia*, projections en boucle au cinéma Plaza, à Genève, ve 30 septembre 17h-22h, sa 1^{er} octobre 14h-22h, di 2 14h-22h. Sa à 18h, discussion entre Pauline Julier et Nastassja Martin, anthropologue et écrivaine.